

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS
PAR FAUCHER DE SAINT-AUBERT.

LE FEU DES ROUSSE.

(Suite.)

J'ai vu déchirer à belles dents des réputations, par de saints marguilliers qui, pieusement et sans remords, ronflaient dans le banc-d'œuvre.

J'ai vu bien des beaux-espits se paralyser au contact de leur verre plein.

J'ai vu des jeunes gens bien élevés, employer leur intelligence à faire franchir le seuil de la débauche à de pauvres enfants, qui jusque-là n'avaient eu d'autre chagrin que celui qu'apporte la rareté du pain quotidien.

J'ai vu... mais à quoi sert de vous parler de toutes ces choses, Cyprien ? Vous les savez mieux que moi, car si Québec regorge de ces horreurs, Sainte-Anne renferme aussi quelquefois un qui peut marcher sur leurs brisées, et ce que les autres font en plein soleil et sous des dehors de grand seigneur, vous le faites ici sans façon et à la débrouillée. Ah ! Cyprien, ce n'est pas pour vous faire de la peine que je dis ces choses-là, mais il est pénible de vous voir, vous, fils d'habitant, boire votre champ au lieu de le cultiver. Dans quel siècle vivons nous donc, grand Dieu, et où l'intelligence humaine s'en va-t-elle ?

Cyprien ne riait plus ; la tête baissée, les joues vivement colorées, il réfléchissait silencieusement. Mauvaise cervelle, mais cœur excellent, il ne trouvait plus rien à dire, et comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—Merci ! merci du sermon ! il profitera ; et maintenant il faut que je m'en aille ; sans rancune, Marie, au revoir.

En route, il fut rêveur, et fit presque sans s'en apercevoir, tout le bout de chemin qui le séparait de la maison Roussi.

Dès ce jour il y eut un changement notable dans sa conduite. Ses amis ne pouvaient plus mettre la main dessus ; il était toujours absent, et même, les mauvaises langues commençaient à chuchoter, car le cabrot de Cyprien s'arrêtait fort souvent à la porte du père Couture.

Marie était légèrement malade depuis quelques jours ; le travail avait un tant soit peu ébranlé cette frêle constitution, et sous prétexte d'aller prendre de ses nouvelles, le petit Cyprien passait ses après-midis à la maison de la couturière.

Or, un beau matin, comme Marie était en train de prendre un tisane, et que Cyprien, tout distrait, tambourinait de ses doigts sur la vitre de la fenêtre, il se prit à dire, tout à coup :

—J'ai envie de me marier, Marie ?

—Un jour le diable se fit hermite, murmura doucement la malade, en remettant son bol de tisane sur la petite table placée auprès de sa berceuse.

—Je ne suis plus le diable, pauvre Marie, car depuis un mois, me voilà rangé. Déjà, ma réputation de viveur s'en va par lambeaux, et maintenant j'ai besoin d'une bonne fille pour me raffermir dans la voie droite. Vous savez... l'habitude de chanceler ne se perd pas facilement, ajouta-t-il en riant.

Puis redevenant sérieux il dit :

—Voulez-vous être ma femme, Marie ?

—Vous allez vite en besogne, monsieur Cyprien, reprit la malade, et vous profitez de l'intérêt que je vous porte pour vous moquer de moi. Vous ne vous corrigerez donc jamais de votre esprit gouaillier ?

—Dieu sait si je dis la pure vérité, Marie !

—Dieu ! mais tout le village sait aussi que vous avez dit cent fois ne pas y croire.

—Ah ! mon amie, c'était alors de folles paroles que je passerai toute ma vie à expier. J'y crois, maintenant. Plus que cela, j'y ai toujours cru !

—Et qui me le dit, maître Cyprien ? avec des viveurs comme vous autres, nous, pauvres filles, il est toujours bon de prendre ses précautions.

—Mademoiselle Marie, Cyprien Roussi vient de se confesser et il doit communier demain, répliqua-t-il lentement.

Marie se tut ; une larme erra dans son œil noir, puis faisant effort pour rendre la conversation plus gaie, elle reprit :

—Bien, Cyprien, très-bien ! après avoir été le scandale, vous serez l'expiation ; tout cela est raisonnable ; mais je ne comprends pas comment monsieur le curé ait pu m'imposer à vous comme pénitence.

—Oh ! Marie, c'est à votre tour, maintenant, de railler ! mais écoutez-moi : il vous est si facile d'être bonne, que je serai bon. Tenez ! si vous dites oui, et si vous voulez être madame Roussi, eh ! bien, je ne suis pas riche, mais je vous ferai un beau cadeau de noce.

—Et ce cadeau de noce, que sera-t-il ?

—Je vous jure que de ma vie, jamais goutte de liqueur forte n'effleurera mes lèvres.

Marie resta silencieuse un instant, puis étendant sa main vers Cyprien :

—Puisque vous dites la vérité, je serai franche avec vous : je vous aime, Cyprien.

Et voilà comment il se fit que deux mois après avoir communiqué, le petit Cyprien, toujours au grand ébahissement du village, était marié à Marie la couturière.

III.

LE FEU DES ROUSSE.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis ce jour de bonheur et d'union, quinze ans de paix, comme Cyprien n'avait jamais osé les rêver lui-même, à ses heures de songeries les plus égoïstes.

La petite famille s'était augmentée d'un gros garçon bien fait et bien portant, et comme Cyprien s'était vite apprivoisé à l'idée du travail, une modeste aisance l'avait bientôt récompensé de son labeur assidu.

C'était à Paspébiac qu'il habitait maintenant, car il lui avait été difficile de demeurer plus longtemps en ce village de la Bonne Sainte-Anne du Nord, qui ne lui rappelait que le souvenir de ses fredaines passées. Là, il avait trouvé de l'emploi auprès de la maison Robin ; elle avait su apprécier cet homme sobre, actif, rangé et laborieux, et petit-à-petit, les économies n'avaient cessé de se grouper autour de lui, car Marie aidait aussi de son côté, et tout marchait à merveille. Chaque semaine, les écus s'en allaient au fond du grand coffre qui servait de garde-robe, et là, ils s'amoncelaient dans le silence, en attendant le mois de septembre suivant, époque où le fils Jeannot pourrait monter commencer ses études, au petit séminaire de Québec.

Cyprien s'était bien mis en tête de lui faire faire son cours classique, et Jeannot avait débuté en écoutant attentivement sa mère lui inculquer ces principes sages, cet amour de la religion et cette triste expérience du monde, qu'elle avait su, jadis, faire passer dans l'âme du petit Cyprien.

Le bonheur terrestre semblait fait pour cette humble maisonnette, car la paix de l'âme y régnait en souveraine, lorsqu'un soir, une catastrophe soudaine y fit éclater les larmes et les sanglots.

C'était en hiver, au mois de janvier. Marie était seule à préparer le souper, auprès du poêle rouge ; Cyprien et Jean s'en étaient allés causer d'affaires, à la maison occupée par les employés de MM. Robin.

Que se passa-t-il pendant cette triste absence ? Personne ne put le dire.

Seulement, lorsque Cyprien et son fils furent arrivés sur le seuil de leur demeure, ils entendirent des gémissements plaintifs. Ils se précipitèrent dans la cuisine, et le pied du malheureux père heurta le corps de sa pauvre femme, qui gisait sur le plancher au milieu d'une mare d'eau bouillante. A ses côtés, une bouilloire entr'ouverte, indiquait trop comment ce malheur navrant était arrivé.

Pendant deux heures, Marie eut le triste courage de vivre ainsi ; elle offrait à Dieu ses indicibles souffrances, en échange de cette absolution qu'elle savait ne pouvoir obtenir sur terre, car on était alors en 1801, et la côte était desservie par un pieux missionnaire qui restait à une trop grande distance de Paspébiac.

Agenouillés auprès de ce Calvaire de douleur, Cyprien et Jean pleuraient à chaudes larmes. Déjà ce calme poignant, qui se glisse sous les couvertures du moribond, était venu présager l'agonie, et Marie, les yeux demi-fermés, semblait reposer, lorsque tout-à-coup elle les ouvrit demeurément grands. Cyprien vit qu'elle baissait : il se leva pour se pencher sur elle, mais la main de la pauvre endolorie s'agitait faiblement sur le bord du lit, et il l'entendit murmurer :

—Ta promesse, Cyprien, de ne plus boire...

—Je m'en souviens toujours, et je la tiendrai ; sois tranquille, dors, mon enfant !

Alors Marie s'endormit.

Le silence de l'éternité avait envahi la maisonnette du pauvre Cyprien, ne laissant derrière lui que des larmes et de l'abandon.

Le coup fut rude à supporter, aussi Cyprien prit-il du temps à s'en remettre. Ce départ avait tout dérangé, et comme bien d'autres projets, celui de mettre Jean au séminaire, fut abandonné. En ces temps de douleurs, son père avait vieilli de dix longues années ; cette vieillesse prématurée affaiblissait ses forces ainsi que son courage, et Jean lui-même avait demandé à rester pour venir en aide au travail paternel.

Les jours filaient devant eux, mornes et sans joie, lorsqu'un matin, Daniel Gendron fit sa bruyante entrée dans la maison des délaissés.

Gendron arrivait en droite ligne de Saint-Férol. Là, il avait entendu dire que, par en bas, la pêche était bonne. Si la pauvreté contrariait maître Daniel, en revanche, l'esprit d'ordre ne le taquinait pas trop, et repoussé de toutes les fermes du comté de Montmorency, il s'en était venu solliciter un engagement de la maison Robin. Elle avait besoin de bras : il fut accepté, et sa première visite était pour Cyprien Roussi, avec qui il avait bu plus d'un joyeux coup, lors des interminables flâneries de jadis, sur les bords de la Grande-Rivière de Sainte-Anne.

Cyprien n'aimait pas trop à revoir ceux qui avaient eu connaissance de sa vie de jeunesse, aussi lui fit-il un accueil assez froid.

Gendron ne put s'empêcher de le remarquer :

—Comme tu as l'air tout chose aujourd'hui, maître Cyprien : est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de me revoir ?

—Oui, oui Daniel ! ça me ferait plaisir en tout autre moment, mais aujourd'hui, c'est jour de pêche, et comme tu es novice, j'aime à te dire qu'on ne prépare pas en une minute tout ce qu'il faut emporter pour aller au large.

—Tiens ! je serais curieux de t'accompagner

pour voir ça ; tu me donneras ma première leçon.

—Je veux bien, mais si tu veux suivre un bon conseil, tu ferais bien mieux de profiter de ton dernier jour de liberté, car on travaille dur par ici.

—Bah ! ça me fait plaisir d'aller jeter une ligne, et puis nous parlerons du bon vieux temps.

—Ah ! pour cela, non ! dit énergiquement Cyprien, je n'aime pas qu'on me le rappelle !

—Et pourquoi donc, mon cher ? Nous buvions sec et nous chantions fort alors ! Est-ce que cela n'était pas le vrai plaisir, Cyprien ?

—Daniel, ce qui est mort est mort : laissons-ça là.

—Comme tu le voudras, monsieur ! mais tout de même, tu es devenu fièrement ennuyeux ! et toi qui riais de si bon cœur de notre curé, tu as rattrapé le temps perdu, et te voilà maintenant plus dévot que le pape !

Sans répondre, Cyprien se dirigea vers la grève, suivi de Jean et de Daniel : là, ils poussèrent la berge à l'eau, et se mirent à ramer vers le large.

Le temps était légèrement couvert ; un petit vent soufflait doucement, et tout promettait une bonne pêche. Daniel disait une chanson de rameur, pendant que Cyprien et Jean fendaient silencieusement la lame, et cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils furent arrivés sur les fonds ; alors, ils se mirent courageusement à pêcher.

Pendant deux bonnes heures, ils y allèrent de tout cœur, et la berge s'emplit de morues, lorsque Daniel interrompit tout-à-coup son travail, en disant :

—Ne trouves-tu pas Cyprien que la brise renforcée ? il serait plus prudent de rentrer, qu'en dis-tu ?

Cyprien sembla sortir d'une longue rêverie ; du regard, il fit le tour de l'horizon, puis d'une voix brève, il commanda à Jean :

—Lève la haussière !

Puis se tournant vers Daniel :

—Déferle la voile ! je prends la barre ! déferle vite, nous n'avons pas de temps à perdre, Daniel !

—Une minute après, la berge était coquettement penchée sur la vague et volait à tire-d'aile vers la pointe du banc de Paspébiac.

On était alors vers les derniers jours de mai : il fait encore froid vers cette époque, surtout par une grosse brise, et rien de surprenant si les mains s'engourdisaient facilement. Daniel le savait bien que trop, car il se soufflait dans les doigts depuis quelque temps, lorsque tout-à-coup, portant la main à sa poche, il en retira une bouteille de rhum.

Il la tendit triomphalement à Cyprien :

—Prends un coup, mon homme, ça réchauffe, et ça n'est pas l'occasion qui manque par cette température-ci. Diable ! qui a eu l'idée d'appeler cette baie, la baie des Chaleurs ?

—Garde pour toi, Daniel ; je n'en prends pas merci ! Veille toujours à l'écoute, il secoua tristement sa pipe, par-dessus bord, de l'air d'un homme qui ne se sent pas le cœur à l'aise.

Cependant la brise montait grand train, et de minute en minute, le temps se chagrinait. Maintenant les nuages gris étaient devenus noirs comme de l'encre, et pour cette nuit-là, la mer ne présageait rien de bon. Tout-à-coup, la berge prêta le flanc, et une vague plus grosse que les autres arrivant en ce moment, couvrit Cyprien des pieds à la tête. Roussi tint bon tout de même : sa main n'avait pas lâché la barre ; ses habits ruisselaient, le froid augmentait, et Daniel qui avait à demi esquivé ce coup de mer, s'en consolait en reprenant un second coup.

—Là, vraiment Cyprien, tu n'en prendrais pas ? Ça fait furieusement du bien pourtant, lorsqu'on est mouillé !

Cyprien eut un frisson ; il ne sentait plus la pression de ses mains sur la barre ; l'onglée l'avait saisi, et détachant une main du gouvernail, il la tendit enfin vers Daniel et but à longs traits.

Il avait menti à sa pauvre morte !

Qu'advint-il d'eux depuis ? Nul ne le sait. Le lendemain matin, on trouva à l'entrée du Banc, une berge jetée en plein, la quille en l'air, et à ses côtés, maître Daniel Gendron qui avait perdu connaissance.

Seulement, depuis ce sinistre, on aperçoit, à la veille des gros temps, une flamme bleuâtre courir sur la baie.

Suivant les rapports de ceux qui l'ont examinée, dit l'abbé Ferland, elle s'élève parfois, au sein de la mer, à mi-distance entre Caraquet et Paspébiac. Tantôt petite comme un flambeau, tantôt grosse et étendue comme un vaste incendie, elle s'avance, elle recule, elle s'élève. Quand le voyageur croit être arrivé au lieu où il la voyait, elle disparaît tout-à-coup, puis elle se montre lorsqu'il est éloigné. Les pêcheurs affirment que ces feux marquent l'endroit où pèrit, dans un gros temps, une berge conduite par quelques hardis marins du nom de Roussi ; cette lumière, selon l'interprétation populaire avvertirait les passants de prier pour les pauvres noyés.

Ceci est la pure vérité ; aussi voyageurs et pêcheurs, lorsque vous verrez osciller un point lumineux au fond de la baie des Chaleurs, agenouillez-vous, et dites de l'*profundis* pour les deux défunts, car vous aurez vu le feu des Roussi.

FAUCHER DE SAINT-AUBERT.

NOUVELLES AMÉRICAINES.

La consommation aux Etats-Unis.—Cette maladie fait de grands ravages aux Etats-Unis, principalement dans les villes manufacturières. Il faut remarquer que la généralité des cas sont de consommation acquise et non héréditaire. C'est en s'étendant dans les fabriques de coton, en respirant les miasmes des acides et des huiles corrompues que les pauvres jeunes filles acquièrent les symptômes de cette funeste maladie. Le rapport du registraire civil de Manchester, N. H., nous donne une preuve frappante de la triste vérité de l'observation. Manchester est une ville de manufacture. Plus de 6,000 personnes y travaillent à l'année. Aussi il faut compter les cas de consommation. Sur 564 personnes décédées à Manchester, en 1871—133 sont mortes de consommation, et 41 d'inflammation de poumons.

Ces statistiques sont propres à faire réfléchir nos cultivateurs de la Province de Québec, qui bien souvent abandonnent de bonnes propriétés pour venir enfermer leurs enfants dans les manufactures américaines.

A New York le 13 ultimo, un nommé Albert Morrow, a été admis à l'hôpital Bellevue. Agé de 42 ans et pesant 500 livres, le patient souffrait d'un gonflement par tout le corps. Il est mort le 13. Il mesurait 5 pieds six pouces autour de l'estomac et sa cuisse près de 40 pouces.

Le 9 courant, un accident a eu lieu sur le chemin de fer Illinois Central, entre Hudson et Roppe. Cinq chars ont déraillé et ont été brisés. Charles Blanchard, le conducteur, a été tué.

Le conseil de ville de Springfield, Mass., vient de nommer Mademoiselle S. J. Williams, médecin de la ville.

DATES IMPORTANTES DE L'HISTOIRE AMÉRICAINE.

- 1607—La Virginie découverte par les anglais.
1613—Les hollandais s'établissent dans l'Etat de New-York.
1620—Les Puritains colonisent le Massachusetts.
1624—Les Hollandais colonisent le New-Jersey.
1628—Premier établissement de Suédois dans le Delaware.
1635—Premier établissement de catholiques Irlandais dans le Maryland.
1636—Rhode-Island colonisé par Roger Williams.
1639—Premier établissement anglais dans la Caroline du Nord.
1670—Premier établissement de huguenots dans la Caroline.
1682—La Pennsylvanie colonisée par William Penn.
1732—La Géorgie colonisée par Oglethorpe.
1792—Le Vermont est admis dans l'Union ainsi que le Kentucky.
1796—Le Tennessee devient Etat.
1802—L'Ohio admis dans l'Union.
1811—La Louisiane admise dans l'Union.
1816—L'Indiana et le Mississippi admis dans l'Union.
1818—L'Illinois admis dans l'Union.
1819—L'Alabama do do
1820—Le Maine do do
1822—Le Missouri do do
1836—Le Michigan et l'Arkansas admis dans l'Union.
1845—La Floride et le Texas admis dans l'Union.
1846—L'Iowa admis dans l'Union.
1848—Le Wisconsin do do
1850—La Californie do do
1858—Le Minnesota et l'Orégon admis dans l'Union.
1861—Le Kansas admis dans l'Union.

LA VÉRITÉ SUR LES PILLULES SHOSHONES, V. R.— Cette excellente médecine de famille est le remède le plus efficace pour l'indigestion, les maladies bilieuses et du foie, le mal de tête, la perte de l'appétit, le vertige, la somnolence, les spasmes et tous les désordres d'estomac et d'entrailles ; et pour les personnes âgées ou quand le besoin occasionnel d'adoucir les intestins est nécessaire, rien ne saurait être plus convenable. Les personnes d'un tempérament sanguin, qui sont sujettes au mal de tête, au vertige, à la somnolence et aux bourdonnements dans les oreilles résultant d'une trop grande affluence de sang à la tête, ne devraient jamais être dépourvus de ces remèdes, vu que beaucoup de symptômes dangereux peuvent être entièrement écartés par leur usage opportun. Pour les femmes, ces pillules sont vraiment excellentes, chassant toutes les obstructions, le mal de tête accablant si commun parmi les personnes du sexe, l'abattement de l'esprit, la faiblesse de vue, les affections nerveuses, les éruptions, les tumeurs, la paleur de la peau, et donnent une expansion de santé et de jeunesse à la constitution.